

Le progrès

Le chemin tortueux du nihilisme à l'espérance

Edouard Dommen

1 Le nihilisme

On peut prétendre que l'étymologie du mot 'nihilisme' est double. Il provient d'une part de *ne hilum*, « il n'y a pas de fil ». Aucun fil ne relie les choses entre elles. Tout est ce qu'il est; il ne vient de nulle part, il se tient soi-même et il ne va nulle part. Il n'a aucune attache, il n'est lié par rien. C'est le degré absolu de la liberté.

Dieu ne peut mourir, Dieu ne peut se dédire, Dieu ne peut faire ceci ou cela. Je ne trouve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine sous les lois de notre parole.

- Montaigne (Michel Eyquem de, 1533-1592)¹

L'idéal bouddhiste du nirvana ou l'idéal chrétien de se fondre dans l'océan de l'unité divine en se défaisant de tout ce qui marque son individualité propre ressortent de cette forme de nihilisme : il ne reste plus de prise à laquelle attacher de lien.

D'autre part, en anatomie, le *hilum* désigne le point d'entrée des vaisseaux sanguins ou des nerfs dans un organe. De même en botanique il désigne le point à travers lequel une semence ou un organe d'une plante entre en contact avec la source de son alimentation. Dans ce sens, le nihilisme souligne l'absence de racines.

2 S'enraciner

2.1 L'éternel présent

Depuis la nuit des temps, l'enracinement a compté comme valeur fondamentale, le fondement inébranlable sur lequel la société se construit. Prenons deux exemples pour illustrer cette attitude. Bien qu'ils puissent paraître contradictoires, ils représentent les deux faces d'une même médaille.

¹ Les essais de Michel seigneur de Montaigne : nouvelle édition exactement purgée des défauts des précédentes, selon le vrai original, et enrichie & augmentée aux marges du nom des auteurs qui y sont citez, & de la version de leurs passages, avec des observations très importantes & nécessaires pour le soulagement du lecteur, ensemble la vie de l'auteur, & deux tables, l'une des chapitres, & l'autre des principales matières, de beaucoup plus ample & plus utile que celles des dernières éditions / [Henri Estienne] ; [Marie de Jars de Gournay] , p. 383

2.1.1 Les libertés et franchises de Genève

En 1387 l'évêque de Genève Adhémar Fabri octroya une charte à la ville qu'il gouvernait. Elle affirme dans sa préambule :

Nous Adhémar, évêque de Genève par la grâce de Dieu et du siège apostolique, voulons que soit notoire à perpétuité, à tous et un chacun qui verront ou entendront la lecture des présentes lettres et instruments, que: considérant les légitimes informations que nous avons prises des libertés, franchises et immunités de notre ville de Genève, ci-après inscrites et déclarées, comme aussi d'autres usages et coutumes dont ont joui et jouissent les fidèles citoyens, bourgeois, habitants et jurés de notre dite cité, depuis si longtemps qu'il n'est mémoire du contraire, usages dont nous avons été informés avec un soin extrême; ... voulons leur conserver lesdites libertés, franchises, us, coutumes et immunités, et leur en garantir l'usage à tous égards.

Bref, la charte insiste qu'elle ne fait que prendre acte de pratiques qui existent « depuis si longtemps qu'il n'est mémoire du contraire » afin d'en garantir leur conservation.

Et pourtant la charte introduisit des innovations radicales, dont notamment la légitimation du prêt à intérêt :

...nous ne pourrons rien rechercher à cause du fait d'usure².

Cette innovation fut en effet si radicale que dès que l'occasion se présenta, en 1444, le Pape exigea la suppression des articles en question.

L'important pour notre propos est que l'argument selon lequel les choses se sont toujours faites ainsi suffit comme légitimation. Aucune autre justification n'est nécessaire.

2.1.2 Les Dix Commandements

Le passage du Deutéronome qui présente le Décalogue commence :

Moïse convoqua tout Israël, et leur dit: Écoute, Israël, les lois et les ordonnances que je vous fais entendre aujourd'hui. Apprenez-les, et mettez-les soigneusement en pratique... Ce n'est point avec nos pères que l'Éternel a traité cette alliance; c'est avec nous, qui sommes ici aujourd'hui, tous vivants. (Dt. 5.1,3).

Ainsi les dix commandements ne sont pas des dispositions poussiéreuses issues d'une autre époque, d'un autre contexte, d'une culture qui n'est pas la nôtre. Au contraire, ils nous interpellent directement, maintenant dans l'éternel présent.

Une société dont les valeurs s'enracinent dans un tel fondement n'a évidemment que faire de déplacements. Le progrès, qui est mouvement, y est hors de propos. Or ces valeurs constituaient la norme jusqu'au 18^e siècle, le siècle des lumières qui inventa le progrès.

2.2 L'éternel retour

Rien n'est jamais acquis pour de bon.

Ceux qui oublient les leçons de l'histoire sont condamnés à les répéter³.

- George Santayana, 1863 – 1952

² Article 39. L'article 77 développe plus longuement le même principe.

³ *Those who forget the lessons of history are doomed to repeat it.*

Les trente glorieuses – *grosso modo* les trois décennies entre 1945 et 1975 - peuvent s'enorgueillir de ses réalisations sociales impressionnantes. Cependant, la compassion, la justice sociale, la solidarité entre riches et pauvres au sein de chaque pays et entre pays, acquises de haute lutte à cette époque, vont actuellement à vau-l'eau parce que les générations qui ont suivi, n'ayant pas eu à se battre pour les réaliser, ne se rendent pas compte de leur valeur.

Mussolini prétendait qu'il fallait à chaque génération sa guerre. La guerre, sûrement pas, et en tout cas pas pour sa cause à lui ! N'en demeure que chaque génération doit œuvrer à sa propre justice et défendre ses propres idéaux, même s'il s'agit de retracer le même chemin qu'a parcouru la génération précédente.

Nombreux sont ceux qui croient en la qualité fixative de l'éducation. Il faut, insistent-ils, enseigner la vertu à la génération montante. Ainsi, elle saura éviter les erreurs et les horreurs de la nôtre. Si seulement ! Pensez au contre-exemple de la Yougoslavie de Tito. L'éducation morale était solide et bonne. Les enfants des nations balkaniques apprenaient en tout cas à dépasser leurs différences ethniques pour construire l'unité yougoslave. Et voyez le carnage qu'entreprit la génération qui bénéficia de cette belle éducation : on ne peut qu'acquiescer au profond pessimisme du poète anglais Wilfred Owen (mort à la 1^{ère} guerre mondiale) dans le texte qu'emprunta Benjamin Britten pour son Requiem de guerre (War Requiem) :

Est-ce pour cela que la poussière de la terre se dresse ?

Ô qu'est-ce qui poussa les rayons idiots du soleil à tant travailler

Pour rompre le sommeil de la terre du tout ?⁴

Le genevois Rodolphe Töpffer était enseignant. C'est en connaissance de cause qu'il dit :

[Le progrès] ne considère point qu'à chaque être recommence en entier la tâche d'un développement progressif et laborieux ; les progrès faits par d'autres lui paraissent acquis à cet être.

- Rodolphe Töpffer, *Du Progrès dans ses rapports avec le petit bourgeois*, 1835 (Cognac, éditions Le temps qu'il fait, 1983)

3 Le progrès

On raconte qu'un professeur d'histoire à l'Université de Moscou à l'époque soviétique commençait son cours de première année en expliquant que l'avenir était sans intérêt : la dictature du prolétariat serait inévitablement suivie par l'attrition de l'État qui mènerait forcément à son tour à l'avènement de la société communiste. Le passé en revanche, disait-il, était complexe, riche en rebondissements, ouvert à toutes sortes d'hypothèses, bref un objet passionnant d'étude.

Le progrès serait comme un chemin de fer. C'est ainsi que le symbolisa José-María Sert dans la grandiose Salle des conseils du Palais des Nations à Genève (Fig. 1), dont l'ensemble des fresques d'or représente l'apothéose de l'idéal du progrès de l'humanité tel qu'on l'imaginait

⁴ *Was it for this the clay grew tall?*

- O what made the fatuous sunbeams toil

To break earth's sleep at all?

dans les années d'entre les deux guerres mondiales. Le train est lancé à toute vapeur vers l'avenir radieux.

Fig. 1



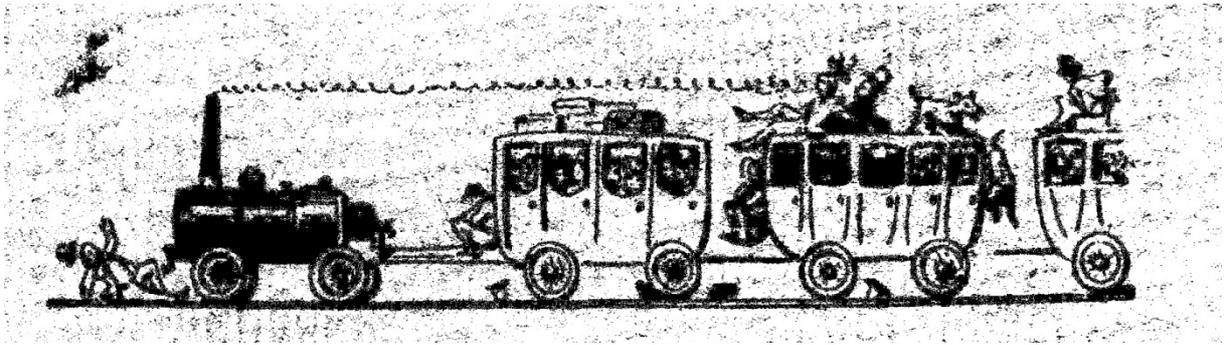
Le progrès technique

Fresque de José María Sert, Salle des Conseils, Palais des Nations, Genève, 1935-36

La voie est tracée d'avance. Margaret Thatcher et Karl Marx s'entendaient sur ce point, le fameux TINA (There is no alternative) de la Dame de fer: il n'y a pas d'alternative. Le progrès se dispense de volant.

Déjà un siècle plus tôt, Rodolphe Töpffer, qui ne fut pas seulement maître d'école mais encore inventeur de la bande dessinée, lui aussi voyait le progrès comme chemin de fer, mais sans la confiance absolue de Sert (Fig. 2).

Fig. 2



Tiré de la couverture de : Rodolphe Töpffer, *Du Progrès dans ses rapports avec le petit bourgeois*, 1835 (op. cit.)

La réalité n'est en tout cas pas si simple que la vision ferroviaire la voudrait.

3.1 Les causes et les effets

La quintessence du progrès bien ordonné est une cause unique qui produit un effet unique, car c'est seulement dans ces conditions que l'on puisse être sûr que mettre la cause en œuvre aura l'effet voulu et avancera l'ensemble dans la direction déterminée.

Or, de telles séquences sont rarissimes dans la réalité foisonnante du monde. Les causes, tout comme les effets, sont multiples. Tout événement est normalement le résultat de plusieurs causes qui surgissent au même moment, parfois par hasard. De même, l'effet n'est normalement pas seul, mais accompagné d'autres qui l'acteur des causes n'avait pas nécessairement tous prévus.

C'est pour ce genre de raison que la sagesse hindoue dit que chacun possède ses actes mais qu'il n'en possède pas les conséquences. Cette même vision est profondément ancrée dans la tradition protestante. « Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer » disait Guillaume le taciturne (1533-1584). Quatre siècles plus tard, Paul Ricœur (1913-2005) ne dit pas autre chose: « *Les effets d'une action se détachent de l'agent... C'est ainsi que l'action a des effets non voulus, voire pervers.* »⁵ Les deux se font d'ailleurs ainsi l'écho de l'autre Paul, l'apôtre :

Vouloir le bien est à ma portée, mais non pas l'accomplir, puisque le bien que je veux, je ne le fais pas et le mal que je ne veux pas, je le fais. (Épître aux Romains 7.19)

Les moralistes chrétiens prétendent commodément que ce passage de Paul évoque la faiblesse de la volonté individuelle. La maîtrise du monde est à notre portée, encore un effort !⁶ Au

⁵ *Encyclopédie du protestantisme*, article « Mal », p. 932

⁶ Le lecteur averti reconnaîtra la référence à Sade, *La philosophie dans le boudoir*.

contraire, il s'agit d'une constatation à propos de la nature du monde et de l'impossibilité de la maîtriser.

3.2 Le bien et le mal

Il n'y a pas que les causes et les effets qui soient inextricablement entremêlés. Il en va de même entre le bien et le mal. Le récit du fruit défendu dans le jardin d'Éden traite de la question :

Le serpent dit à la femme : ... le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. La femme vit que l'arbre était bon à manger et agréable à la vue, et qu'il était précieux pour ouvrir l'intelligence; elle prit de son fruit, et en mangea; elle en donna aussi à son mari, qui était auprès d'elle, et il en mangea. Les yeux de l'un et de l'autre s'ouvrirent, ils connurent qu'ils étaient nus, et ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des pagnes. (Genèse 3. 5-7)

Ayant pris la décision si lourde de conséquences pour le destin de l'humanité et exécuté le geste qui allait leur conférer la capacité propre aux dieux de distinguer le bien du mal, que se passa-t-il ?

D'abord, ils se rendirent compte qu'ils étaient nus. Constatation certes exacte, mais qu'a-t-elle à voir avec des notions aussi vitales que le bien et le mal ? Et que firent-ils de cette découverte? ils se confectionnèrent des pagnes. Est-ce une réponse à la hauteur de l'enjeu ? Est-ce cela, être comme des dieux ? Ils peinent non seulement à trouver le lieu où le bien s'affronte au mal, mais encore à distinguer l'important du futile.

Bref, soit l'efficacité du fruit fut contestable, soit Ève et Adam n'ont pas su tirer correctement parti de la capacité qu'ils avaient acquise. Ni leurs descendants non plus.

Nous venons de citer la traduction Segond. La *Traduction œcuménique de la Bible* y apporte une nuance de taille. Selon elle, l'enjeu est la connaissance non pas du bien et du mal, mais du *bonheur et du malheur* - moins solennel peut-être, mais tout aussi important.

La déclaration d'indépendance des États-Unis évoque dès sa première phrase la poursuite du bonheur parmi les droits inaliénables dont le Créateur a doté l'humanité. C'est n'est pas le bonheur que la Déclaration proclame comme droit, mais la liberté de le poursuivre, d'avancer dans la direction où l'on estime s'approcher de lui.

Le progrès aussi doit avancer dans le sens du mieux. Or ce sens n'est pas évident, comme nous le rappelle le récit du fruit défendu. En outre, le mieux se définit toujours en relation à une situation particulière, et les situations changent. Le chemin de fer du progrès ressemble plutôt à une voie d'exploitation minière ou forestière. À un certain moment on se rend compte qu'il n'y plus rien à prendre au bout de la ligne. Il faut alors la riper et la poser dans une autre direction.

3.3 Le progrès comme ligne de tram

Le progrès pose de sérieux problèmes si l'on veut en faire l'expression de la destinée humaine, la voie où circule le train de nuit vers les lendemains qui chantent. En revanche, les communautés humaines sont constamment confrontées à des défis qui incitent à inventer des améliorations précises, mesurables et réalisables. Ayant décidé de l'amélioration visée, on

détermine un indicateur avec lequel contrôler le progrès vers elle. Par exemple, afin de réduire l'émission de gaz à effet de serre, on décide de renforcer l'isolation des bâtiments. On mesure le progrès vers l'objectif en observant la diminution de la consommation de mazout. Il s'agit d'un petit déplacement dans un contexte local bien défini. Cela ressemble davantage à une ligne de tram qu'à une voie de chemin de fer.

4 Les utopies

Les micronésiens font de très longs voyages dans de frêles embarcations. Pour naviguer, ils prennent le navigateur comme point fixe. C'est simple et logique. Les repères, qui se déplacent autour d'eux, sont soit des étoiles qui se lèvent ou se couchent à l'horizon, soit des îles. Sur certains trajets, il manque des îles ; on en invente alors des virtuelles. Les îles, qu'elles soient réelles ou imaginaires, sont des références. On ne souhaite de toute façon probablement pas y aborder. Elles ne sont pas moins indispensables à la navigation⁷.

Les utopies jouent un rôle analogue. Elles servent de repère. On attribue à une utopie des caractères idéaux dont on souhaite que la société se rapproche. On ne prend pas la peine de leur dessiner une structure sociale complète, parce qu'il ne s'agit que d'un décor : personne n'imagine de s'y installer pour de vrai. James Meade, prix Nobel d'économie en 1977, reprochait précisément aux utopies, qui s'intéressent surtout à l'organisation politique, de ne pas assez s'occuper de l'organisation économique de leur cité idéale. Il donna par conséquent pour sous-titre à l'un de ces derniers ouvrages *Un rêve agathotopique* pour insister qu'il le voulait réalisable⁸. 'Agatho-' signifie 'joli, acceptable' ; le mot s'applique à des objets réels. Repères mais pas repaires : les utopies balisent le parcours, mais on ne se propose pas d'y aborder. Elles ne peuvent servir de destination. À mesure que le voyageur poursuit son voyage, il les laisse derrière lui.

5 L'espérance

L'espérance en revanche est toujours devant.

L'espérance appelle à espérer le dénouement invraisemblable dans une situation désespérée. C'est ainsi que Sert le représente dans sa fresque de la Salle des Conseils. La femme levant son enfant dans un geste de triomphe, mais surtout d' « alégresse infinie »⁹ se trouve en effet dans une position invraisemblable, et on n'imagine pas comment elle a pu y parvenir, mais l'image n'en est que plus évocatrice.

⁷ Lewis, David, *We the Navigators: the ancient art of landfinding in the Pacific*, Canberra, Australian National University Press, 1972

⁸ Meade, J.E., *Full Employment Regained? An agathotopian dream*, Cambridge University Press, 1995. Traduction française: *Retour au plein emploi? Un rêve agathotopique*, Paris, Economica, 1996.

⁹ Phrase tirée de la brochure explicative d'Arturo Colorado Castellary, *Los murales de José María Sert*, New York, Nations Unies, 1985

Fig. 3



L'espérance

Fresque de José María Sert, Salle des Conseils, Palais des Nations, Genève, 1935-36

... l'espérance libère des forces d'imagination, de créativité et d'action éthique susceptibles de redonner du courage et de la lucidité aux humains saisis par la résignation ou le désespoir. [Elle ne se limite pas] à l'attente béate d'un avenir meilleur ou à la préparation fébrile d'un futur purement technique.

- Denis Müller, article « Espérance » in *Encyclopédie du protestantisme*, Genève, Labor et Fides, 1995

Sert a placé sa fresque de l'*Espérance* directement en face du *Progrès technique*. Leur position relative exprime la même opposition que relève Denis Müller entre les deux idéaux.

L'espérance est un appel à l'action envers et contre tout, quelles que soient les voies toutes tracées ou la destination lointaine fixée. C'est l'espérance qui nous pousse, ce n'est pas le progrès qui nous entraîne.